

Julie de Muer est l'une des principales animatrices du Batofar, l'un des lieux culturels parisiens les plus chroniqués par la presse. Dans certaines "sphères" on considère même un peu rapidement que ce bateau phare, ouvert 7 jours sur 7 (très tard le soir) et (presque) 365 jours par an n'est en fait qu'un dancing, une boîte de nuit à la mode. "C'est vrai que notre équilibre économique génère un paradoxe. Dès que l'on ne parle plus de nous, notre fréquentation baisse et donc notre équilibre est menacé. Lorsque l'on parle de nous, on est tout de suite catalogué dans les lieux tendance, sans grand intérêt culturel. Il nous faut simultanément casser l'image

du club et en même temps courir après. C'est une véritable paranoïa qui s'installe quant à l'identité artistique du projet."

Il est certain que l'équipe du Batofar réussit à tenir un équilibre assez unique en son genre. Il réussit à faire converger les intérêts d'une structure commerciale qui assure la gestion du bar et les intérêts d'une structure associative qui programme les événements artistiques. "Lorsque nous sommes arrivés avec la Guinguette Pirate sur un quai inlouable, au milieu du chantier, nous avons été considérés comme des marginaux. Et puis petit à

petit, nous sommes devenus un élément valorisant et nous avons pu envisager différemment notre implantation dans le quartier. Cette prise en compte de notre environnement a fondé le propos des résidences. Nous avons eu envie de travailler avec des villes comme Berlin, qui vivaient les mêmes changements que nous et interroger ainsi les transformations que nous allons subir, vivre, provoquer. Ces résidences nous forcent à réfléchir. C'est un autre temps."

Le Batofar est en effet ainsi devenu en quelque temps, l'un des lieux les plus remarquables de la scène électronique par son ouverture et sa singularité. Amarré devant la bibliothèque François-Mitterrand, il est un élément atypique du paysage culturel parisien et plus spécifiquement du paysage de ce quartier en pleine mutation dans le cadre de l'opération d'aménagement Seine-Rive-Gauche. Sa programmation, qui combine des découvertes et des artistes inscrits dans les réseaux de diffusion plus classiques est une interrogation permanente du rapport entre les musiques populaires et les musiques savantes, entre la musique que l'on produit ici et celle que l'on produit là-bas. Cette dimension internationale affirmée est souvent la source de projets qui ont un rapport direct à l'image, à la ville et bien sûr généralement à l'usage des nouvelles technologies. "Nous avons une attitude de production, mais en fait nous sommes dans une incapacité à produire. Nous n'avons pas les moyens de réellement monter les chantiers qui nous intéressent. Nous n'en avons ni les moyens financiers, ni les moyens techniques puisqu'il faudrait également disposer d'un lieu de fabrication."

La structure du projet du Batofar repose sur deux entités. L'association salarie dix permanents polyvalents, un chargé de production, deux programmeurs musique, une personne pour les arts plastiques, une personne au multimédia, une personne à l'administration et une à la comptabilité, un régisseur, une personne à la communication et une personne à la coordination. La société, composée d'un responsable d'exploitation, d'un chef barman, d'un comptable, de deux personnes à la maintenance et de barmen occasionnels, reverse 10 % de la recette à l'association. La société prend à sa charge la location du bateau et de l'anneau, le catering des équipes et le service d'ordre. L'association a ainsi un budget financé à 65% par la billetterie (prix d'entrée entre 50 et 70 F), 25 % par les subventions et 10 % par le reversement de la société. Les budgets de l'association et de la société sont de 5 MF chacun.

Le Batofar
Quai François-Mauriac face
à la bibliothèque François-Mitterrand
750013 Paris
Tél. : 01 56 29 10 30
www.batofar.lagare.fr
juliedemuer@freesurf.fr

Lors d'un débat télévisé concernant les questions de l'immigration et de l'intégration, Jean-Paul Alduy, le maire de Perpignan débuta son intervention en expliquant que dans cette ville, qui connaît une importante communauté gitane et maghrébine, deux politiques conjointes étaient menées. L'une culturelle, l'autre culturelle. La Casa Musicale, l'expérience menée depuis 1996 par Michel Vallet, était alors présentée par le maire comme l'un des exemples du travail d'intégration perpignanais, dans une émission de prime time sur une chaîne nationale.

Retour sur l'histoire. En avril 1996, dans le cadre du programme des projets culturels de quartier, l'action de Guy Bertrand, professeur au conservatoire,

qui travaille avec un groupe gitan, est identifié comme un potentiel de développement. A la recherche d'un développeur, et par l'intermédiaire de la Drac, Michel Vallet, alors directeur du festival Ramdam à Blois, rejoint Perpignan pour mettre en œuvre la convention de développement culturel de trois ans que la Ville et la Drac ont décidé de signer. En quatre ans le budget de l'association passe de 1MF à 4,4MF avec, pour l'année 2000, le premier déficit d'exploitation.

Le cœur de l'activité de la Casa est le développement des pratiques musicales et l'organisation d'un événement annuel, grande fête populaire mobilisant très largement les populations de la ville. La proposition " pédagogique " de

la Casa combine 60 heures d'ateliers de pratique tout public (500 participants), un accompagnement artistique et technique (mise à disposition d'un local équipé avec technicien), et des résidences d'initiation, de perfectionnement ou de création. Le festival annuel "Yda y Vuelta" regroupe les 600 musiciens qui participent tout au long de l'année à la vie musicale de la Casa. " Si la Casa connaît un réel succès dans la ville, c'est parce que l'on a joué la pertinence de l'offre, qui a répondu à une demande latente."

La Casa est installée aujourd'hui dans des locaux provisoires au cœur d'un site militaire abandonné par l'armée, l'Arsenal. Le site, qui abritait également un ancien couvent, est classé et a très vite été identifié comme un site possible d'investissement à long terme. Sur les 3500 m² de bâtiments, quelques mesures conservatoires ont été prises, mais l'essentiel des travaux doit encore être mené afin de sortir les utilisateurs actuels de la précarité. Le site est de plus situé au cœur de la ville, à la proximité du centre, dans un quartier en cours de requalification urbaine et en voisinage avec le collège Jean-Moulin.

Dans le projet du site qui se dessine, Michel Vallet a fait entendre le potentiel de développement que recelait l'expérience de la Casa. "Puisque, sur le site, d'autres structures étaient amenées à se localiser, j'ai proposé de repérer et de travailler avec les associations et les artistes pouvant, au-delà de leur propre objet, ouvrir un champ commun. J'ai réussi pour cela à faire renforcer l'équipe de la Casa avec un responsable du secteur arts plastiques, un responsable pédagogique et un responsable du secteur hip hop. Tout reste à déterminer car, à côté de l'institut Jean-Vigo (cinéma) pour lequel la décision a déjà été prise tout reste ouvert. J'aimerais, en fait, proposer l'installation d'équipes artistiques comme celle de Jackie Taffanel, avec

laquelle nous travaillons déjà, et attirer une équipe dans le domaine des arts de la rue. Il y a aussi d'autres équipes sur le territoire qui bénéficieraient d'un rapprochement comme l'association de l'art au cochon qui travaille dans le secteur de la vidéo".

L'équipe de la Casa se positionne pour être au centre du dispositif afin de travailler la singularité du projet, la diversité de ses publics et les rencontres transversales entre les disciplines. "Je crois que nous n'inaugurerons jamais le site, mais que les rapprochements successifs seront les garanties de l'ouverture du projet."

Le budget de l'association est de 4,3 MF en 2000 avec 2,5 MF pour le travail à l'année et 1,8 MF pour le festival.

Une petite dizaine de personnes constitue l'équipe permanente.

Pour l'investissement 5 MF sont inscrits sur la première tranche.

24 MF sont inscrits sur l'Arsenal dans le contrat de plan pour la transformation de la totalité du site.

La Casa Musicale
Michel Vallet
Arsenal - 1, rue J.-Vielledent
66000 Perpignan
Tél. : 04 68 62 17 22
Fax : 04 68 62 18 22

L'établissement public (Epa) de la ville nouvelle de Cergy-Pontoise, s'est porté acquéreur en 1998 des terrains militaires situés à proximité de la gare RER entre Pontoise et Cergy. Ce site militaire désaffecté de 14 hectares est bâti de 44 000 m² de planchers qui abritaient auparavant les casernes du ministère de la Défense. Ce quartier militaire programmé en 1870 fut livré en 1914 et présente des espaces standards composés de chambrées et d'ateliers d'artillerie.

Après l'achat du site, l'Epa a lancé un appel d'offres visant à trouver pour cinq ans un gestionnaire du site chargé de l'entretien, du gardiennage et de

l'animation de la caserne. Lauréat de cet appel, une équipe constituée dans la proximité de l'association Usines éphémères s'installe à la Caserne en août 1999, avec à sa tête Frédérique Magual.

L'objectif de l'Epa dans l'opération est de familiariser la population à un territoire enclavé, peu connu, qui n'a pas encore de destination programmatique ferme. De plus, conscient du besoin en espaces de travail exprimés dans la région parisienne, l'EPA transforme un coût de gardiennage du site en dépense productive, d'image et d'intérêt public. L'association titulaire de la convention se voit en effet mandatée

sur le lieu des missions précédemment énumérées et reçoit durant cinq ans une somme dégressive calculée à partir du coût de gardiennage évalué par l'EPA soit IMF.

Le projet artistique n'était pas en soit un fondement de l'appel à projet, mais très vite l'association va structurer une approche ayant pour but de qualifier les accueils réalisés. La mise en place d'un système de sélection, d'un fonds de coproduction et d'un réseau de diffusion dans le Val-d'Oise du travail produit à la Caserne va très vite positionner le projet dans une relation institutionnelle dynamique. La Drac, le Frac, des critiques, des galeristes prendront place au sein des commissions.

Après un an et demi de tâtonnements, la structure se rode et les premières contestations doivent être travaillées par l'équipe en place. "La pression locale s'est faite plus forte ces derniers temps. On nous a traités de Parisiens, alors il a fallu réexpliquer et peut-être aussi rééquilibrer, valoriser nos actions vis-à-vis des plasticiens rmistes et médiatiser le réseau que nous constituons peu à peu avec le Théâtre 95, l'école d'art (Cergy), l'espace Michel-Berger (Sannois), le studio l'Usine (Fragny) et la biennale d'art contemporain (Enghien). La Caserne est en effet avant tout un lieu de repli, de concentration, de création d'œuvres, les murs d'enceinte restant très prégnants et résistants à l'ouverture au public. Ceci ne nous empêchera pas de développer un programme d'actions pédagogiques, d'insertion et de médiation qui favorisera l'appropriation du projet par les habitants."

Sur le site de la Caserne, qui reste un espace extrêmement difficile à faire vivre de par sa taille, 34 ateliers de plasticiens, un espace chapiteau, 10 ateliers de théâtre et de rue, 12 studios de musique et des bureaux,

notamment d'associations d'insertion à partir de la culture, ont été ouverts. L'ensemble est à ce jour occupé et le fond de coproduction a été ouvert. Les artistes plasticiens qui bénéficient de bourses reçoivent une dotation de 10 000 F souvent consacrée à l'achat de matériaux.

Les artistes plasticiens paient pour une surface de 80 m² une participation au frais de 600 F HT par mois, un groupe musical 1 000 F et une compagnie de théâtre 1 500 F. les charges sont facturées en plus de cette somme.

Ce "5 lieux de fabrique et d'accompagnement de projets artistiques" bénéficie du soutien de l'Epa (1 MF), du ministère de la Culture (460 KF), du ministère de la Jeunesse et des Sports (100 KF), de la Ville, du conseil général et du conseil régional, et d'aides à l'emploi (IMF).

Des financements en équipement ont également été obtenus à hauteur de 500 KF.

L'équipe est constituée d'une petite dizaine de personnes et de 4 gardiens, et tente d'émanciper le projet de la seule attribution de lieux de travail en produisant des projets spécifiques et en offrant aux artistes résidents un centre ressource et des soutiens ponctuels.

La Caserne
Frédérique Magal
1, rue du premier Dragon
95300 Pontoise
TÉL. : 01 34 25 82 35
Fax : 01 34 25 82 36
la.caserne@liberty.surf

Le Comptoir est un nouvel espace, ouvert à la fin de l'année 2000, d'ateliers, de studios, de bricolage et d'excentricité inventé par deux équipes artistiques, L'Art de vivre et Les Pas perdus. Ce lieu permanent de rencontres et de créations installé dans le quartier de la Belle-de-Mai à Marseille accueille deux structures développant pour la première des projets dans le spectacle vivant (sous la responsabilité d' Yves Fravéga – l'Art de vivre) et pour la seconde des projets dans les arts plastiques et arts visuels (sous la responsabilité de Guy-André Lagesse – les Pas perdus)

Ce projet entrepris en commun vise à favoriser des initiatives multiples et diversifiées de plasticiens, de réalisateurs, d'écrivains, d'acteurs, de musiciens convoquant différents modes d'expressions. "Le principe de l'installation d'un studio de bricolage et d'excentricité nous est venu à la suite

de conversations où nous avons constaté deux nécessités : celle d'organiser nos activités de façon plus régulière, celle de changer de principes de production. Pour l'Art de vivre il s'agit d'abandonner l'idée de fabrication de spectacle, au profit d'autre types de formes plus légères. Pour les Pas perdus il s'agit d'approfondir une recherche dans le domaine des arts plastiques menant toujours davantage à une relation privilégiant un contact direct avec le public. Il nous a semblé opportun de disposer d'un lieu et d'un équipement, dans un système où l'on serait dégagé d'une obligation, non pas celle de produire, puisqu'on s'y rendrait pour cette raison, mais celle de respecter un format, une forme prédéterminée par la commande (celle du "spectacle", de l'"objet d'art"). Il s'agirait d'inverser un processus : tous les ouvrages hétéroclites fabriqués dans ce contexte pourraient produire, mis bout à bout, un joyeux bazar qui nous

semble proche de l'idée que nous nous faisons du spectacle (c'est-à-dire ce qui advient, et non pas ce qu'il faut fabriquer). Il sera le lieu d'exécution de petits travaux, qui pourront prendre l'allure de formes intermédiaires ou provisoires. Par principe ce studio sera fait pour fabriquer tout ce qui nous passe par la tête, dans les conditions dans lesquelles on se trouve. Ces conditions doivent favoriser l'"humeur" indispensable à de telles intentions.

Ces conditions ne sont pas que matérielles, mais font aussi référence à un état d'esprit : le goût pour une certaine instabilité de l'installation (les cabanons) et pour la circulation (les campements où rien ne manque et où rien n'est fait non plus pour rester). Il ne s'agit pas de renoncer aux commodités essentielles à la réalisation de nos projets, mais de chercher à repérer un dispositif propice à l'effervescence. L'équipement devra impérativement être efficace, même s'il se présente comme modeste et d'apparence sommaire."

Un lieu pluridisciplinaire

"Ce qui fait la particularité de notre démarche, c'est la nécessité de circuler d'un mode d'expression à l'autre, de passer de l'art dramatique à la musique, à la danse, au cinéma, etc. Ces croisements n'ont rien de définitif et ne se présentent pas comme des difficultés remarquables. Tous ces modes d'expression sont utilisés comme on utilise des matériaux de récupération en art plastique (chercher l'équilibre dans l'agencement d'éléments empruntés). Le choix qui est fait est celui d'emprunter des postures : celles des musiciens, des danseurs, etc, par goût, par plaisir. Nous ne sommes évidemment pas dans un rapport d'imitation parodique avec ces pratiques, mais plutôt en situation d'usurpateurs (choisir d'être ce que l'on ignore peut prendre l'allure d'une imposture, mais c'est l'imposture inverse de celle qui consiste à montrer

son savoir-faire pour masquer son ignorance). Même dans les disciplines qui seraient nos spécialités, puisque nos formations et nos expériences ont fait de nous des comédiens, des musiciens, des danseurs, des cinéastes... nous sommes toujours tentés par des genres que nous ne connaissons pas. De toute façon, pour nous, c'est toujours notre état d'ignorance qui se donne en spectacle (et nous sommes surpris que certains prétendent à autre chose). Pour nous, en tant que praticiens approximatifs, la réussite absolue dans le savoir-faire c'est acquérir la virtuosité de l'insuffisance."

Un lieu de rencontre avec le public autour de projets de créations

"Ce doit être un lieu d'expérimentation des choses au quotidien, sans autre souci d'échéance que celui du goût de vouloir faire partager au plus vite. Ce n'est pas un lieu de diffusion mais de fabrication, même si, de fait, il est attractif et peut ponctuellement devenir le lieu d'événements autour de nos productions. Ces visites ou rendez-vous publics pourraient être comparés à des promenades ou déambulations, matières à une rencontre poétique. Nous voulons mettre en place un art de la rencontre où le public-visitateur est pris en considération comme faisant partie intégrante du processus de création."

Un lieu de collaboration, de développement de "pratiques participatives"

"Cet espace est conçu pour intensifier les relations et les opportunités de réalisations communes avec des personnes ciblées qui sont engagées à leur manière dans un processus créatif : enfants, personnes handicapées, étudiants des beaux-arts, artistes populaires, artisans... le but étant de favoriser et de valoriser la combinaison entre une pratique "conceptualisée" et une pratique "empirique", l'une s'appuyant sur l'analyse d'une

démarche, l'autre se façonnant intuitivement au gré des événements.

L'intérêt de mettre en œuvre des projets de collaboration avec ces participants spécifiques se situe dans le regard nouveau, donc critique, qu'ils apportent sur la production artistique ; ce qui permet d'avancer ensemble à l'intérieur de la création (rigueur dans la fabrication, exigence sur le sens, précision dans les intentions). Ces travaux communs permettront aux créateurs de se familiariser les uns avec les autres et de s'initier aux outils technologiques mis à leur disposition".

Le lieu, dont les travaux d'aménagement rendent déjà une part du site utilisable, est structuré sur deux niveaux dans une friche accueillant différentes activités commerciales et artisanales, mais également des activités artistiques. 400 m² sont d'ores et déjà exploitables 900 m² complémentaires le seront dans les mois à venir. La situation du lieu au sein du Grand Projet de Ville peut permettre d'envisager la qualification de celui-ci en un "pôle artistique de référence".

Les travaux représentent un coût de 600 000 F qui ont été financés par les différentes collectivités.

Le Comptoir
10, rue Sainte-Victorine
13003 Marseille
lartdevivre@free.fr
04 91 64 31 04
lespasperdus@wanadoo.fr
04 91 33 15 23

La Condition Publique de Roubaix est en train de changer d'histoire. Ce bâtiment magistral inscrit à l'inventaire va se transformer en un nouveau lieu culturel d'ici quelques années par la volonté de la Ville qui voit là l'occasion de marquer, une fois de plus, son savoir-faire en matière de transformation de friches industrielles. Une équipe a été recrutée, au mois de juillet 2000, pour mettre en œuvre le processus. " Nous avons l'ambition de créer un nouveau lieu, d'être en complémentarité avec les projets existants et de ne surtout pas ajouter une structure de plus." Les deux chargés de mission, Véronique Barbezat et Manu Barron, s'entourent peu à peu

d'une équipe qui va avoir en charge d'élaborer le projet et les équipements qu'il nécessite.

Les objectifs du projet sont encore en définition mais, d'ores et déjà, plusieurs axes forts structurent son positionnement. Le projet se définit en premier lieu par la mise au cœur du site des artistes au travail. "Nous voulons faire des lieux de vie, casser les frontières, placer l'artiste dans le regard des gens comme quelqu'un qui travaille." Sur ce fondement viennent ensuite toutes les questions liées aux territoires (artistiques, physiques, sociaux...) qu'explorera la Condition Publique qui

veut être dans "une ultra-proximité de quartier et une dimension internationale simultanément, sans schizophrénie". Pour les deux responsables du projet "ce qu'il faut créer, c'est une structure qui ne soit pas faite pour un homme mais pour les artistes et le public."

Pour ce projet qui se construit de toutes pièces à partir de l'équipe de préfiguration, l'enjeu principal va être de faire coexister et de croiser des dynamiques locales déjà présentes sur le terrain et des accueils régionaux, nationaux et internationaux qui situeront la Condition publique comme un lieu d'émergences et de rencontres artistiques. "Il nous faut conjuguer des paradoxes, des contradictions apparentes, comme notre rapport à l'alternatif, le portage politique puissant, un lourd suivi institutionnel, la qualité incroyable du patrimoine qui nous abrite, sa nécessaire transformation, notre désir de contemporanéité architecturale et artistique, l'ouverture d'un lieu de diffusion et l'urgence d'une pépinière culturelle de projets économiques..." Pour affirmer son projet l'équipe va bénéficier d'un temps de préfiguration, configuration particulièrement rare dans ces nouveaux types de projet. Durant ces trois ans, il sera malgré tout indispensable de commencer à tenter des expérimentations in situ ou dans la ville pour rallier les acteurs locaux et positionner le projet sur la scène de l'euro-région."

La politique artistique qui est au centre du projet est en cours de définition et se situe notamment autour de la problématique de l'adaptation de l'outil (qui sera livré en 2002-2003) et des demandes artistiques et publiques actuelles. Le projet est ainsi en débat, entre la revendication d'une excellence artistique, d'un réseau international de lieux culturels décalés et institutionnels et d'une réflexion sur l'évolution des pratiques des artistes et des publics. La

situation urbaine et géographique de la Condition publique est également un des principaux actes de réflexion d'une équipe qui a bien identifié la mobilité des projets et leurs positionnements locaux ".

Dans la recherche sur la nature de l'outil qui devra être " construit " sur ce site et sur l'équilibre qu'il proposera, l'équipe entend associer outre un "comité de personnalités", des opérateurs car " dans un lieu comme le nôtre il est plus juste de programmer des programmeurs, plutôt que de signer seul, la totalité de la programmation ".

Enfin le lieu, autrefois "conditionnement textile de Roubaix", accueillera un programme architectural lourd qui devra permettre de conserver l'esprit des lieux et lui donner un maximum de souplesse. De la grande halle pour des expositions, à la petite salle pour des concerts, aux locaux commerciaux, en passant par les résidences d'artistes et les pépinières d'entreprises culturelles et multimédia, le maître d'œuvre (choisi dans le cadre d'un marché de définition) devra trouver les réponses architecturales adaptées à la qualité et à l'ambition du lieu. De plus, la dimension urbaine et paysagère sera une donnée importante du projet avec la rue intérieure, l'interconnexion avec les autres friches en proximité ou l'accessibilité aux exceptionnelles terrasses. En ce sens également le projet sera suivi comme une expérimentation.

Coût d'objectif des travaux 140 MF (première tranche de 70 MF)

La mission de préfiguration coûte hors charges artistiques environ 1MF par an.

La Condition publique
Véronique Barbezat et Manu Barron
14, place Faiderbhe 59100 Roubaix
info@laconditionpublique.com
Tél : 03 28 33 57 57
Fax : 03 20 45 16 59

“ La Fabriks, c'est compliqué, c'est improvisé, c'est se débarrasser des idées, car une idée qui préexiste fait partie de la culture. Pour faire de l'art tu dois travailler sur l'évidence, te tenir dans l'espace incertain de l'insu. Si tu n'échappes pas à ton goût pour l'historicité, tu fais de l'artisanat, de la culture, pas de l'art."

La Fabriks est l'association animée par Jean-Michel Bruyère, une compagnie informelle, un groupe transdisciplinaire (différents métiers) et transculturel (Europe de l'Est, de l'Ouest, Afrique) qui a inventé son propre système d'ordre imaginaire, le Vospazar. Le groupe travaille autour d'Actéon, "sans projet, sans idée, avec un peuple de chiens et le carnage du maître", utilisant

chaque occasion (un festival, une résidence), pour réitérer cette tragédie, "cette brutalité pastorale", qui les réunit, artistiquement, intellectuellement et amicalement.

La Fabriks est l'une de ces nombreuses expériences qui ne trouvent pas dans les dispositifs existants la possibilité de développer leur travail artistique. Sans structure permanente, travaillant simultanément à Paris, Dakar et Marseille et souvent dans d'autres villes, le groupe ne peut se réunir que grâce à la complicité de quelques institutions qui, jouant avec leurs cahiers des charges, leur proposent, le temps d'un festival ou d'une commande l'occasion de produire quelques-unes des

expériences. La plupart du temps, ces interventions, ne permettent que de financer les transports, les défraiements et les outils technologiques nécessaires au travail.

"Ce que je me demande, c'est si l'institution peut avoir un rapport à l'art en train de se faire. Pour moi le temps de l'art, c'est le temps de l'expérience, de l'expérimentation. L'art, c'est dans le geste, pas dans l'objet, alors que tous les lieux culturels sont fondés sur la représentation. C'est stupide de croire que l'on va faire des lieux d'art de ces lieux-là, ils existent et remplissent leur fonction. Il ne faut ni les supprimer, ni les réformer. Je refuse par contre que les institutions s'approprient la notion de création et de production de l'art. Je ne demande pas que l'on crée une nouvelle catégorie, simplement que l'on ne crée pas plus de confusion."

Jean-Michel Bruyère n'a pas l'intention de s'installer quelque part. "Je ne veux pas me considérer comme concierge, tant que les choses sont comme cela en tout cas. Je ne suis pas obligé de participer à la sociabilisation de l'art et à la dépolitisation des rapports sociaux. Même si je travaille avec les enfants à Dakar, je ne le fais pas pour l'Etat, en relais de la déficience du politique. Ce qui se passe en France, c'est cela, un relais pris par les artistes, dans un vaste processus de moralisation de l'art."

"J'ai l'impression en fait de travailler en amateur. Ma seule rémunération à peu près stable, c'est de faire la publicité (graphiste, concepteur) de la scène nationale du Merlan à Marseille. Lorsque le ZKM fait appel à moi pour tester leur nouvel outil technologique, dans le média théâtre, il m'apporte en fait une mise à disposition techno-

logique, que l'on peut évaluer à 10, 20 MF. En même temps il ne me donne pas un franc en production artistique, pour payer qui que ce soit. Comme je n'ai jamais obtenu de financement régulier pour le fonctionnement du groupe, nous sommes toujours en train de coproduire nos créations. Ce problème est particulièrement grave, pour les artistes qui comme nous mobilisent des moyens technologiques importants. De plus, chaque fois que l'on a proposé de nous aider, cela impliquait l'arrêt de notre raison même d'être. C'est une confusion permanente sur la nature de notre démarche. Nous ne faisons pas un travail sur le rapport art et société."

"Ce dont nous avons besoin, c'est des moyens de coproduction (1,5MF) et d'un plateau technique de base. Cela apporterait une constance, une permanence du travail avec une possibilité de présentation publique."

Roger des Prés a installé la Ferme du Bonheur à Nanterre, après avoir fréquenté différents lieux de la région parisienne. Le Caes de Ris-Orangis, l'Hôpital éphémère...puis Nanterre en 1993. Roger des Prés est un artiste de théâtre de rue, de cirque, un plasticien qui a planté son univers à côté du chapiteau de Michel Novack, pas très loin de l'université, au pied des tours de la cité. Sur ce terrain vague, la compagnie Paranda Oulam qu'il a créée a planté son décor fait de tentes, de baraques, de caravanes, d'écuries, de poulaillers, de jardins et de chemins.

Roger des Prés vit là au milieu des animaux (un bouc, quatre chevaux, des poules, trois dogues allemands), accompagné par les salariés de la compagnie, pour mener les projets les plus fous, qui font que pour une soirée, une semaine ou un mois " le monde entier est à Nanterre ". Un festival de musiques traditionnelles, la mise en scène d'un Dostoïevski, une collaboration pour le jardin avec Gilles Clément, la construction du Favela Théâtre avec Patrick Bouchain... ont donné à Roger des Prés la possibilité de faire vivre son projet avec quelques

soutiens institutionnels et dans une précarité absolue. Comment définir un lieu où la température est systématiquement inférieure à celle de l'extérieur (en hiver), un lieu où les animaux sont interprètes et gardiens, un lieu où les agressions extérieures sont fréquentes et qui implique deux jeunes voisins à la dernière création, un lieu bénéficiant du soutien du ministère de la Culture au titre de l'"aide aux compagnies gérant un lieu" et qui squatte un terrain sur lequel la Ville ne lui établit pas de convention, un lieu où les seuls salariés sont quatre emplois jeunes et qui recoit une subvention de 2 500 F du conseil général, un lieu que la commission de sécurité vient visiter après une pleine page dans *Libération*, un lieu dont les amis sont inscrits dans le "fichier bonheur" et participent librement aux différents événements organisés en offrant une caisse de champagne ou un arbuste, un lieu soutenu par YSL, la CDC ou LVMH, un lieu frappé par la tempête... un lieu du paradoxe.

"Plus la brutalité de l'environnement sera grande, plus j'irai vers la préciosité, parce que je le vauds bien.

"Le Favela Théâtre a été construit sans permis de construire, mais dans ce désordre urbain, chantiers d'autoroutes, cités HLM, couloirs aériens, héliport..., La question ne s'est jamais posée de permis mais de devoir, devoir de poésie...

"J'ai suffisamment d'idées pour construire une bonne centaine de mondes, mais je n'ai que quatre jambes et six bras.

La Ferme du Bonheur est un lieu d'artiste, un lieu d'une violence poétique exceptionnelle dans lequel on a pu assister aux représentations de *l'enfant criminel* de Genet ou à celles du *Rêve d'un homme ridicule* de Dostoïevski, retraduit spécialement par Roger des Prés et un ami, "pour ne pas avoir à payer les droits, et puis parce que c'était bien".

Roger des Prés est également un nomade, il devra bientôt quitter le terrain occupé illégalement car un IUT doit être construit sur le site. Alors il cherche déjà un autre espace pour développer un projet plus large lié à l'environnement et à l'agriculture et pourquoi pas une île, celle de Chatou, de Fleury ou de Saint-Martin.

Le budget annuel de moins de 1MF avec 4 salariés en emplois jeunes (Drac 200 KF, Cnasea, 400 KF)

Document de présentation
de la Compagnie Paranda Oulam,
théâtre, le laboureur forain
"La Ferme du Bonheur" Cassandre,
décembre 1999, janvier 2000

Document graphique dans le dossier,
plan croquis, photos couleurs.
La Ferme du Bonheur
220, av. de la République
92 000 Nanterre
Tél. : 01 47 24 51 24

En octobre 2000, dans le cadre des rencontres franco-italiennes, une table ronde a été organisée autour du thème des nouveaux lieux culturels. Il nous a semblé intéressant, de relever dans les propos de cette discussion quelques positionnements de "friches" italiennes.

La friche Koréja à Lecce de la compagnie Cantieri

La friche Koréja est une ancienne fabrique de tuiles située à Lecce dans l'Italie du Sud. Cet espace a été acheté par la compagnie Cantieri sur ses fonds

propres qui remboursent sur dix ans l'emprunt par mensualités de dix millions de liras par mois (35 000 F). Pour la compagnie, cette aventure répond au désir de "vivre et habiter dans un espace qui correspond à notre communauté, un lieu particulier dans une ville de 50 000 habitants. Nous utilisons cet espace comme un lieu de production où l'on construit l'expérience théâtrale, une maison ouverte, une sorte d'île habitée par des gens, une place aussi pour les gens du quartier".

"Ces espaces sont pour nous des

petites cités dans la cité, dans lesquelles les rencontres avec le public sont très différentes des rapports de consommation que l'on trouve dans les théâtres en général. Ce sont aussi des lieux de formation pour les adultes comme pour les enfants, un lieu où l'on peut travailler avec les publics, un lieu où l'on peut penser le théâtre. Notre fonctionnement est horizontal et nous faisons en sorte qu'une fonction ne prenne pas le dessus sur une autre. L'Etat italien ne prend pas en compte ces expériences. Nous sommes soutenus par l'ETI (Entente théâtrale italienne) sur des projets en termes d'aménagement du territoire, dans les Pouilles par exemple, mais les collectivités régionales et les politiques structurelles européennes ne sont pas mobilisées sur ce champ."

Le Links à Bologne – Nelsy Ledi

"Bologne est une ville "culturelle" exceptionnelle. Avec ses 400 000 habitants, dont 100 000 étudiants, les opérateurs culturels peuvent compter sur une demande forte et structurée. La ville-laboratoire, comme on l'a souvent appelée, est également un lieu propice à l'expérience mais hostile à leur développement. Pour le Links, la Ville (propriétaire de ces magasins), avait donné en 1994 ces espaces à un cartel d'associations. Les activités qui y ont été développées ont toujours été considérées comme un problème, jamais comme un potentiel. On nous a enfermés dans une catégorie sociale et non culturelle. La solidarité économique existant à l'intérieur du site, nous a permis de garder une grande indépendance et de programmer dans les arts visuels et la musique en ouvrant le lieu à des publics très différents. Les moyens du lieu ne nous ont jamais permis de faire que de

l'accueil. Après toutes ces années, je crois que je privilégierai le principe de nomadisme. Je ne veux pas garder une maison. Il faut se déplacer pour éviter la fossilisation."

Le théâtre Garibaldi de Palerme – Matteo Bavera

La Sicile a été durant un siècle une terre propice à la construction de théâtre. Ce théâtre de 1860 est devenu en trente ans une ruine, victime successivement d'une rénovation catastrophique et des feux de joie des fêtes populaires (le théâtre Garibaldi était en bois). En 1995, la compagnie cherche un lieu où se régénérer. A Palerme, dans une ville "retournée" par le juge Falcone, Carlo Ceccchi accepte de venir travailler au Garibaldi, dont il a rêvé comme étant le spectre de Hamlet. Ce cadre exceptionnel et particulier (par exemple l'impossibilité de faire le noir) va conditionner le travail et être pris comme tel. Après cinq ans de créations, de laboratoires intégrant acteurs et musiciens palermitains, les premiers signes de fatigue, les premières questions apparaissent. "La régénération pour nous, c'était d'abord retourner sur des spectacles. Revenir sur le corps des spectacles, leurs donner une nouvelle vie. Pour changer de dessein, nous avons travaillé sur l'idée du théâtre et de la ville détruits et promu l'idée d'une réhabilitation du théâtre qui nous permette de travailler hors les cinq mois d'été, tout en ne faisant que des interventions très respectueuses de l'esprit de lieu. Tout cela a été une régénération. L'autre jour je demandais à Carlo ce qu'il avait appris au long de cette aventure. Il m'a répondu : ne plus avoir peur du public".

Les Frigos font partie des sites historiques du travail artistique. Ce lieu, situé quai de la Gare dans le 13^e arrondissement de Paris, est une propriété du Réseau ferré français qui loue le bâtiment à des artistes, des micro-entreprises, des artisans et quelques professions libérales. Ce regroupement d'artistes a permis au cours des dernières années de maintenir dans ce quartier en mutation un pôle de vie et d'activités reconnu, au niveau national et international, comme l'un des plus importants pôles de résidences artistiques. Avec le temps et les aménagements successifs, effectués par les occupants, le site a été utilisé au maximum de ses capacités. L'architecture de ces anciens Frigos, quelques

peu carcéraux, a permis de faire cohabiter des activités dans des domaines différents, en évitant les trop fortes nuisances, liées à la contiguïté des résidents. Différentes disciplines, différents niveaux professionnels, différents horizons culturels, se côtoient dans les Frigos qui ont un temps accueilli toute la nouvelle génération du Jazz des années 80, avant d'être également utilisés par des plasticiens, des artisans, des graphistes, des architectes... Aujourd'hui près de 250 personnes travaillent sur le site.

Par sédimentation, le projet s'est peu à peu installé dans le paysage culturel parisien, masquant sans doute la précarité de l'installation des locataires

du quai de la Gare. L'émergence du projet d'aménagement urbain, Seine-Rive-Gauche menace en effet le lieu, qui ne devait pas être conservé dans le cadre de la transformation du site. Après l'expulsion des squats du quartier, et la démolition d'un des bâtiments voisins des Frigos qui accueillait également des résidences artistiques, la résistance des utilisateurs a permis de stopper la démolition du bâtiment et de contraindre les appétits des aménageurs.

L'expulsion évitée, les questions liées à l'avenir du site restent entières. Le statut du bâtiment doit évoluer, puisque son propriétaire, la Sncf, Réseau ferré de France, ne souhaite pas le rester. Les 8 900 m² ont été évalués à 42 MF par le service des domaines, et les 90 utilisateurs, qui règlent des loyers de 3 000 F à 15 000 F, ne savent pas encore qui sera leur prochain bailleur. L'achat par un propriétaire public est en négociation afin de maintenir le fonctionnement actuel, en garantissant que les droits acquis ne se transmettent pas et s'éteignent avec l'arrêt de l'activité d'origine. Ce système permettrait de ne pas privatiser le foncier et offrirait la possibilité d'accueil de nouveaux résidents au fur et à mesure des départs, et ce dans un esprit de service public. Une autre hypothèse serait la vente "par appartement" du site, et la transformation en copropriété. Plusieurs des résidents ayant réalisé des travaux importants trouveraient, bien entendu, cette possibilité attractive, puisque le prix de la transaction serait l'occasion d'un bon investissement. La difficulté de ce type de montage est double. Tout d'abord, certains utilisateurs actuels n'auront pas la capacité économique de se porter acquéreurs de leur atelier. Ensuite, la pérennisation de l'activité artistique au sein des Frigos risque d'être mise à mal, car au fur et à mesure la tentation risque d'être grande, pour certains, de réaliser une plus-value

immobilière en vendant l'atelier comme loft ou bureau.

Une autre problématique a trait au statut urbain du bâtiment. Avec ce combat pour leur survie, les occupants du quai de la Gare se sont mobilisés pour proposer une animation culturelle qui ouvre le site. Le statut du site, même s'il reste celui d'un lieu de travail, pourrait évoluer afin d'accompagner la transformation urbaine. Les Frigos sont en effet un des lieux d'animation possible de ce nouveau quartier qui se veut être "un nouveau quartier Latin". En cela, il est indispensable que soit reconstruits et ré attribués les 4 000 m² de locaux qui ont été rasés, et ce dans un plan urbain qui permette de retrouver une lisibilité du site, notamment depuis les quais. Or, le plan qui a été établi sur cette zone de Seine-Rive-Gauche, isole l'îlot des frigos par des opérations immobilières importantes visant par exemple à construire 40 000 m² de bureaux entre les quais et les Frigos. Pour s'opposer à ce projet, l'association des Frigos, occupe depuis quelques mois le terrain et négocie avec la société d'économie mixte l'évolution possible du projet urbain. Seule cette mobilisation orchestrée depuis 1992 par l'association pour le développement du 91, quai de la Gare a permis de résister aux pressions immobilières, en réunissant au-delà du seul intérêt des occupants, d'autres militants qui tentent de faire entendre leurs voix dans ce grand projet d'aménagement, décidément très controversé.

Les Frigos
Jean-Paul Reti
91, quai de la Gare
75013 Paris
Tél : 01 45 70 94 94

Mustapha Aouar est francilien. Il a eu un parcours théâtral qui l'a entraîné de Colombes à Vitry en passant par Strasbourg. Du théâtre amateur au collectif, l'immersion dans le théâtre sera "son va-tout, un éclatement positif, une réponse à son enfermement familial". En 1980, la création de la compagnie marque une étape déterminante dans le parcours de Mustapha Aouar, qui souhaite "écrire des spectacles, les mettre en scène, en construire les décors". "A partir de cette époque, les spectacles produits par la compagnie se sont diffusés facilement et une certaine représen-

tation du métier et de la carrière s'est installée. Je suis allé vers la marionnette, l'engagement syndical, j'ai eu peur de la reproduction systématique et j'ai décidé, en 1986, de produire un spectacle avec vingt-cinq personnes, un spectacle intournable. Pendant dix ans, j'ai eu ainsi un parcours chaotique avec chaque fois une remise en cause. En 1995, je préparais la création d'un spectacle sur l'Espagne médiévale, Séville, la définition du jardin perdu, la place de la civilisation arabe, Raoul Ruiz... Je m'étais beaucoup investi sur ce spectacle et j'avais trouvé les moyens de la production, environ 1,5 MF. J'avais

choisi comme coproducteur principal le théâtre Jean-Vilar de Vitry et je me suis retrouvé avec un interlocuteur qui veut le spectacle pour trois mois plus tard, et pour deux ou trois représentations. Ne voyant pas d'issue, j'ai vu de mon bureau, que j'occupais déjà à Vitry sur le domaine ferroviaire, la halle en face... "

Quelque temps après la création, Mustapha Aouar propose de réunir dix compagnies afin "de s'affranchir des directeurs de théâtre qui font ...". Le principe est de louer le lieu, de l'aménager et de proposer des bureaux et un espace partagé autour d'un projet artistique commun. Six mois plus tard le montage est bouclé avec la Ville, la région et la Drac. Les travaux débutent, et les compagnies enthousiastes se désengagent les unes après les autres". On a donc refait le projet, architectural notamment, ce qui nous a permis d'éviter le découpage de la grande halle. On a alors tout assumé, l'architecture, la maîtrise d'ouvrage, la maîtrise d'œuvre, la relation aux entreprises... Ce mode de production du lieu nous a permis d'associer les collectivités publiques au plus près et nous avons ouvert en décembre 1996 avec une rencontre "Alger rit." Ça sert à cela les lieux intermédiaires." Durant deux ans, le lieu ne sera pas aux normes de sécurité et c'est seulement avec la tranche de travaux de 1998 que le lieu sera mis en conformité. Les 1350 m² auront finalement été rénovés pour un montant de 4,5 MF (30 % l'association, 10 % la Ville, 40 % l'Etat, 20 % la région).

La halle n'est pas le lieu de la compagnie qui mène ses propres activités indépendamment du projet artistique de Gare au Théâtre. "Pour moi, c'est le lieu d'un projet artistique collectif, c'est-à-dire

d'un espace qui vise à rapprocher des singularités à provoquer des frictions. Souvent, on me critique sur ce terrain comme ne faisant pas de choix. Si je me fous de la qualité, c'est qu'il faut bien opposer quelque chose au discours de l'excellence. Ma position n'est pas celle d'un discours, c'est une position qui s'exprime dans la réalité. Je crois qu'il faut favoriser l'ouverture, la tentative, l'expérience. J'en ai marre de ce discours sur le trop de compagnies. Le problème c'est le trop de produits."

Aujourd'hui Gare au Théâtre est inscrit dans le paysage culturel comme un lieu proche des problématiques des compagnies. Des commandes aux écrivains contemporains (Petit, petit, petit...), à "Nous n'irons pas à Avignon", le lieu dirigé par Mustapha Aouar, gagne, peu à peu, notamment grâce aux dispositifs des emplois jeunes (quatre postes), les conditions de son autonomie par rapport à la compagnie. "Ce sont deux plaques qui se superposent et qui bougent ensemble. Il n'y a pas de disparition de l'un sur l'autre, plutôt un enrichissement mutuel qui s'affine avec le découplage de deux fonctions."

Pour garantir la pérennité du projet, Gare au Théâtre doit faire avec la nature de la convention d'occupation précaire qui lie la SNCF. L'équipe, qui loue le lieu 200 KF par an, se bat pour défendre le principe d'une mixité de fonctions sur ce site industriel que la SNCF souhaite dédier au ferroutage, mixité qui pourrait aller, si les démarches entreprises par l'association aboutissent, jusqu'à la mise en place d'un véritable partenariat.

Journaux Gare au Théâtre
Revue de presse,
"Nous n'irons pas à Avignon"
Gare au Théâtre Fabrique,
document de présentation

Gare de fret, 13, rue Pierre-Sémard
94400 Vitry-sur-Seine
01 46 82 61 90
01 46 81 21 60
contact@gare-au-web.com
www.gare-au-web.com

La transformation des Halles de Schaerbeek aura été longue et lente. De 1974 à 1994, il aura fallu vingt ans d'expérience avec les publics, les artistes, le lieu, les pouvoirs pour passer toutes les étapes et réussir, au-delà du dialogue institutionnel, à garder l'utopie fondatrice du projet et de son lieu. Partie d'un travail intuitif, d'une sensibilité liée à la connaissance du terrain, d'un engagement militant quotidien, les Halles sont aujourd'hui une structure institutionnelle dont 55 % du budget dépend des institutions. Quarante millions de francs de travaux après, la halle offre moins de liberté et de souplesse qu'auparavant. "On nous demande moins de choses exceptionnelles. Une certaine spontanéité est freinée car il a fallu

intégrer des problèmes dont nous nous préoccupions moins, comme la maintenance, la sécurité, une certaine écologie du bâtiment. L'outil conditionne bien sûr notre travail, mais nous trouvons des compromis, ce que nous appelons ici un compromis à la belge. Par exemple l'autre jour, on voulait mettre des bougies sur les tables, ce que le règlement nous interdit, alors on les a mises dans des coupelles d'eau."

Le projet s'est structuré et a évolué, fermant des possibles, mais en ouvrant d'autres. "Si l'on n'avait pas obtenu la transformation du lieu, et donc les moyens qui vont avec pour le faire fonctionner, on aurait été des has been. De nouvelles institutions sont nées en

ville, de nouveaux espaces alternatifs ont pris le relais de certaines luttes et c'est à nous de prouver notre utilité et notre intérêt dans ce paysage. Le pari actuel est de trouver un profil nouveau en gardant les bases éthiques du lieu. Il nous faut garder cette image de lieu atypique, pouvant être à l'initiative ou coproducteur de grands événements artistiques et sociaux."

Les Halles de Schaerbeek sont constituées d'une très grande halle divisée en deux parties qui accueillent les projets d'importance nécessitant des scénographies originales ou des jauges publiques importantes, et d'un petit espace associé au bar et à l'accueil qui s'ouvre régulièrement pour accueillir la jeune initiative bruxelloise. Pour poursuivre ce travail de mutation, Philippe Grombeer a recruté une équipe de jeunes gens, dont un directeur artistique qui doit permettre de donner une nouvelle impulsion au lieu. "Ce que je souhaite, c'est que le jeune terrain artistique désire les halles, comme nous avons pu les désirer, et pour cela il faut que le lieu soit attractif, mais aussi qu'il soit capable d'accompagner. L'accompagnement doit être artistique, technique, public, financier, et cela est toujours difficile à réunir car les moyens n'évoluent pas toujours aussi vite que nos projets, et qu'avant je pouvais avoir le lieu ouvert six jours sur sept. Aujourd'hui je ne pourrais plus, l'équipe le refuserait et je trouve cela légitime.

"En fait je me rends compte que ce lieu a une capacité incroyable de remise en question. Je crois que c'est inscrit dans son histoire, sa structuration. Je ne sais pas dire quelle est la voie assurée, car le doute m'habite sans cesse. Souvent c'est déstabilisant pour les équipes, mais en même temps c'est ce qui me permet de relancer sans cesse la machine avec les nouveaux venus."

Une émergence locale, les enfants de la halle

Depuis vingt ans dans un village de quelques centaines d'habitants, une association (Euréka) tente de faire partager la passion de ses animateurs pour les musiques actuelles. "Nous avons 18 ans en 1980 et nous étions très mobiles d'un festival à l'autre, d'un concert à l'autre. Nous pouvions faire des centaines de kilomètres pour écouter les artistes que nous aimions. Nous pratiquions presque tous un instrument et cette dynamique nous a amenés à penser un festival. Nous avons ainsi organisé, avec les contacts que nous avons, un plateau de 5 groupes qui a attiré 400 spectateurs en plein air. Et puis on a continué, au-delà des clivages de styles, jusqu'en 1988. A partir de là on a eu envie de faire une programmation plus régulière en fonction d'opportunités que l'on pouvait avoir: A chaque fois il nous fallait monter un chapiteau et mobiliser 20 personnes pendant 2 jours. La plupart d'entre nous prenait ce temps sur leurs congés."

La redécouverte de la halle

Meisenthal est situé entre Strasbourg et Metz, à une heure de chaque métropole, dans le parc régional des Vosges, au cœur d'une région désertée par les entreprises qui en avaient fait une place forte de la production verrière. Au centre du village, l'imposante usine de verre faisait travailler presque tous les habitants. "Nous avons un attachement très fort à

la halle. Mon père et mon grand-père y travaillaient, mais moi je l'ai presque toujours connue comme un terrain de jeu, parce que, à Meisenthal, tout s'est arrêté en 1969." Dans les années 70, la ville rachètera l'usine et développera un premier programme avec le parc régional qui a permis d'installer un centre international d'art verrier. "Nous avons utilisé la halle qui fait 3400 m² à partir de 1990. Nous avons réalisé des travaux au sein de l'association et tenté de redonner vie à ce lieu chargé d'histoire. Nous avons créé Rock à l'usine qui est devenu un label et fait un plus grand nombre de concerts grâce au 5 à 10 personnes qui composent le noyau dur de l'association. En 1996 nous avons eu envie d'aller plus loin ; le conseiller de la Drac nous a soutenus pour défendre un projet global et la mairie a décidé de s'engager. Nous avons alors demandé à Stéphane Balkenhol, un plasticien qui s'était installé dans la région, s'il ne souhaitait pas travailler avec nous car nous savions qu'il avait une véritable fascination pour la halle. Cette dynamique, à laquelle s'est associée une compagnie de théâtre amateur, nous a permis de réaliser une préfiguration de notre projet avec Art fusion qui proposait le festival rock, une grande exposition et les représentations de la troupe amateur qui mène un travail en dialecte sur des thèmes régionaux."

Une réhabilitation impossible ?

En 1997, à l'initiative de l'association, une rencontre est organisée avec les partenaires publics autour d'un projet

de transformation du lieu dessiné par un architecte proche de l'association. L'ensemble des partenaires s'entend sur la nécessité d'une étude approfondie, mais personne ne propose de la financer. Ce sera à la suite d'une rencontre avec le parc régional que l'étude sera commandée avec comme consigne "une programmation architecturale qui ne coûte pas plus de 10 MF afin que la ville puisse en prendre 15 % à sa charge. Le coût d'objectif a alors été fixé à 13,5 MF et nous avons organisé une réunion avec tout le monde durant laquelle nous avons présenté le projet à quatre ans et le projet architectural. Depuis lors, plusieurs engagements ont été confirmés et de nouveaux intervenants institutionnels se sont manifestés. Le ministère de la Culture a confirmé sa participation à hauteur de 2 MF, l'EPML qui est chargé de réhabilitation de friches industrielles apportera sa quote-part..., mais le budget global n'est pas bouclé, d'autant plus qu'entre-temps le trésorier payeur général a émis des réserves sur la faisabilité technique et économique du projet. Aujourd'hui, entre la commune, la communauté de communes, la société d'économie mixte et les études complémentaires qui ont été commandées en matière d'ingénierie culturelle, nous ne savons plus où l'on va."

Un potentiel à développer

Le projet culturel de Cadhame et des associations fédérées n'est pas à commenter. Il existe (les concerts, les expos), il a même attiré d'autres énergies, en révélant la présence sur le territoire d'artistes professionnels souhaitant s'investir dans leur pays (la compagnie Amoros et Augustin et Stéphane Balkenhol), et il se projette : "Nous aimerions organiser des résidences, offrir des locaux de répétitions, participer au réseau des musiques actuelles en Lorraine." La question qui se pose aujourd'hui concerne en fait le cadre de ces actions, le cadre physique, avec la réhabilitation,

sans doute très lourde, de la halle, et le cadre institutionnel indispensable à la formalisation du partenariat. Le lieu, fermé depuis un an pour cause de sécurité, risque sans cela d'être définitivement fermé, voire détruit, alors que la commune voisine construira une salle polyvalente de plus.

La compagnie Amoros et Augustin

La compagnie Amoros et Augustin est une compagnie reconnue par le public, les opérateurs et les institutions. Sa base de travail est située à quelques kilomètres de Meisenthal, à Reipertswiller: "Depuis 1997, la compagnie réfléchissait à la production de grandes formes. C'est Luc Amoros qui a vu dans le journal local ce lieu qu'il ne connaissait pas. Nous avons donc décidé de rencontrer les animateurs de Cadhame qui développe une énergie et un engagement formidables. Nous souhaitons travailler avec le parc régional des Vosges, avec les scolaires, et nous avons donc pu, grâce à cette rencontre penser un dispositif qui soit un moment d'échange autour des ateliers. L'objectif des Journées de la halle en juin est de montrer la permanence du travail artistique. Nous ne voulons pas abandonner notre travail de création, mais susciter les interventions d'autres compagnies, d'autres artistes et travailler à des rencontres entre les disciplines. La halle est un élément attractif, mais nous souhaitons continuer à travailler sur un large territoire et en particulier sur notre village. Ce rapprochement c'est aussi casser la frontière entre le Bas-Rhin et la Moselle.

Programmes de manifestations :

Les Journées de la halle, juin 2000, Art Fusion, musique, théâtre de rue, exposition d'art contemporain (traces de verre), rock à l'usine. Plaquette de présentation Eureka rock à l'usine

Association Cadahme,
comité d'animation et de développement
de la Halle de Meisenthal
Halle Verrière - BP 8 - 57960 Meisenthal
Tél : 03 87 96 82 91
Fax : 03 87 96 99 59
cadahme@wanadoo.fr

*On pourrait faire mieux, mais pas plus
Peut-être faudrait-il faire moins*

Dans le Gard, entre Alès et Anduze, à une demi-heure de Nîmes, le Hangar des Mines borde une route sinueuse. Aux abords de cet ancien site minier, la nouvelle construction de tôle rouge frappe le visiteur. Au milieu de ces collines, une renaissance industrielle aurait-elle lieu, au cœur d'une campagne notabilisée où les citadins ont trouvé de belles demeures ? Sur le site, hors ce nouveau bâtiment, on peut observer des habitations, un portique planté en plein air, un long hangar uniforme, quelques caravanes camouflées et un grand terrain en contrebas qui pourrait bien accueillir de grandes tentes, voire un chapiteau. Non, la high tech n'a pas élu domicile dans ce territoire et la mine n'a pas été rouverte cependant depuis 1991 les hangars et les maisons, longtemps abandonnés, retrouvent vie autour de nouvelles activités que l'on rattachera au cirque. C'est Michel Daller qui a découvert le lieu et s'y est installé en

1991. Du Cirque du Soleil à Archaos, son travail de metteur en scène est internationalement reconnu et les créations de sa compagnie Contre Pour sont attendues comme des propositions hors du commun, comme celle de la compagnie — collectif dont il est le principal metteur en scène depuis 1991, Gosh. Les histoires s'entrecroisent et brouillent parfois les pistes pour les interlocuteurs institutionnels habitués à plus de "rationalité". Il n'est pas toujours facile de percevoir les trajets singuliers et il serait plus simple de confondre Michel Daller et les deux compagnies Gosh et Contre Pour. En fait, tout rapproche et tous sépare celles-ci. Gosh a été créé en 1991 après le départ d'artistes d'Archaos qui ont avec d'autres musiciens, notamment en Allemagne, décidé de fonder leur compagnie. Ce collectif qui avait travaillé avec Michel Daller l'a sollicité pour une première mise en scène, puis de fil en aiguille, le collectif a décidé de

se doter d'un outil de travail. L'implantation de Michel Daller à Aigrefeuille était bien connue des anciens membres d'Archaos et l'idée a germé de l'installation dans cette commune de quelques centaines d'habitants d'un lieu de travail dédié aux artistes de Gosh et de Contre Pour. En 1994, les bâtiments sont achetés par les artistes qui ont été rejoints par Michel Perilhou, chargé de mission au ministère de la Culture quitte l'administration pour tenter cette aventure. "L'engagement dans l'achat s'est pris dans le flou. Le projet était hésitant, et ce qui prédominait était ce besoin de lieux de travail. On a fait avec les contraintes du lieu en programmant les travaux qui vont être réalisés jusqu'en 2002. L'objectif est de pouvoir accueillir correctement 25 personnes simultanément en résidence et proposer des espaces qui garantissent de bonnes conditions de formation et de production. La démarche progressive que nous avons eue a permis, pour le lieu comme pour le projet, d'installer les principes sans fantasmes. C'est comme cela que nous avons pu gérer les productions des deux compagnies, les stages de formation, les commandes que les collectivités nous passent ou les interventions que nous faisons pour d'autres structures. Michel Daller par exemple a mis en place le dernier numéro de clown du Cirque du Soleil et nous avons assumé l'écriture, la formation des clowns et leurs remplacements tous les six mois. Ces recettes propres nous permettent de fonctionner. Cette prestation, par exemple, ce sont des droits d'auteurs tous les mois pour le Hangar des Mines." Au côté des deux compagnies, le Hangar des Mines a été créé pour gérer le lieu et l'implantation territoriale, car depuis cinq ans cet ancrage est de plus en plus fort. Ainsi entre le réseau international qui

fréquente les formations dispensées par Michel Daller et les ateliers, cabarets et autres événements proposés aux communes, lycées, et autres institutions régionales, le Hangar des Mines devient une véritable base de travail et de production qui, même si elle est d'abord consacrée aux projets artistiques de ses protagonistes, s'ouvre à des accueils d'autres compagnies. Ces accueils, choisis par un groupe constitué des trois structures (Hangar, Gosh, Contre Pour), offrent la mise à disposition des lieux (gratuits), de la prestation artistique (mise en scène, technique) rémunérée ou pas, et de la "mise en marché" qui permet de faire accéder les projets défendus par le Hangar au réseau constitué par le travail des autres compagnies. "Ce qui est difficile, c'est l'équilibre du programme. On ne veut pas se retrouver avec un cahier des charges lourd et les lieux conventionnés sont beaucoup utilisés comme des écrans, pour ne pas être soumis directement aux collectivités locales. Même si les compagnies marchent bien, nous assumons sans cesse des prises de risque artistique et économique et nous dépendons complètement des prestations que nous assumons pour pouvoir faire des apports sur les autres projets que nous accueillons. On va peut-être trouver une stabilisation avec le pôle cirque que nous essayons de monter avec le Cratère à Alès et la Scène conventionnée de la Lozère. Pour nous le pôle sera une étape de plus pour arriver à porter des gens que l'on a choisis et qui nous choisissent. Avoir le Hangar, c'est avoir un endroit où les groupes se mélangent, où sont inventées des relations et regroupées des activités qui sinon seraient dispersées. L'écart du lieu, le repli, participe également de la recherche. Il y a une concentration ici que tu ne trouves pas facilement quand tu es dans une ville où il y a mille sollici-

tations. Ici, c'est tranquille. Et puis c'est aussi, pour nous, apporter de véritables réponses économiques. Qu'est-ce que signifie la pratique de la résidence dans des fabriques où tu reçois 100 KF, mais où ça te coûte plus que dans ton propre lieu ?"

Le coût total des travaux aura été de 4,1 MF (financement par le ministère de la Culture, Fnadt, Feder, Collectivités locales, autofinancement)

Le budget du Hangar est de 1,5 MF et le budget consolidé du site est en moyenne de 8 à 9 MF.

Le Hangar des Mines
Contact : Reigoux
30140 Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille
Tél. : 04 66 61 71 18
Fax : 04 66 60 53 67

Le bâtiment des Récollets (XVII^e siècle), propriété du ministère de l'Équipement, a été occupé jusqu'en 1989 par l'École d'architecture de Paris Villemin. Le site de 5 000 m², situé dans le XX^{ème} arrondissement de Paris, a été squatté à partir de 1989 par les "Anges des Récollets" qui ont reçu alors les soutiens artistiques et intellectuels de Deleuze, de Guattari, de Chambas... En 1992, les Anges sont expulsés, et un système de gardiennage sera mis en place afin d'éviter toute nouvelle

occupation. Le bâtiment, inscrit à l'inventaire, fait alors l'objet d'un audit de Véritas qui évalue à 2 MF les travaux d'urgence.

Une nouvelle étude est confiée à A.Grumbach qui déclenche, à son rendu, un avis des domaines conseillant la vente du bâtiment à un client déclaré, Virgin, le commerce de biens culturels. La mobilisation associative, qui a grandi durant les dernières années, réussit à bloquer le dossier et déclenche une

pétition (mai 1998) qui vise à maintenir l'intégrité du site et à revendiquer un projet culturel fort et une large concertation.

Le ministère de l'équipement décide alors de lancer un appel d'offre, qui doit permettre de réutiliser le site, sans financement public tout en dédiant à la Culture un espace de 1000 m².

C'est la RIVP (société d'économie mixte entre Suez et Ville de Paris), qui remporte cet appel d'offres, en juin 1999, avec un projet de centre de rencontre hôtelier de 85 chambres, ménageant l'espace culturel prévu dans le cahier des charges.

L'espace culturel qui se projette au sein des Récollets est un enjeu fort en terme de définition, car la nature de la programmation du projet n'est pas encore définie. L'association, qui a mené le travail de mobilisation autour du site des Récollets, est porteuse d'une proposition qui vise à faire vivre un pôle artistique, un pôle sociétal et un pôle de recherche. La mobilisation citoyenne, qui a en effet permis d'orienter la programmation du site, entend jouer un rôle déterminant dans l'élaboration et la gestion de la dynamique culturelle. Les trois pôles qui sont en cours de définition combinent des fonctions distinctes mais intégrées dans un projet global.

- Le pôle de recherche et de réflexion s'appuie sur le rayonnement de l'Université européenne de la Recherche animée par le philosophe Jean-Pierre Faye. Des cours, conférences, séminaires, colloques seraient organisés au cœur des Récollets et offriraient à l'environnement immédiat du quartier comme aux autres citoyens une université permanente et plurielle. Le développement d'un observatoire d'initiative sociale, d'une unité de recherche sur la ville et l'urbain, ou un observatoire de l'usage social des nouvelles technologies, sont autant de développements potentiels liés à cette

implantation.

- Le pôle artistique est conçu en lien avec la résidence proposée par la RIVP. L'expérimentation de pratiques, la transmission, la diffusion des propositions artistiques dans un cadre convivial seraient les différentes voies empruntées par le projet.

- Le pôle sociétal est initié quant à lui à partir de la Maison du développement durable qui regrouperait un ensemble d'activités ayant pour but de faire progresser la réflexion, le débat et l'action autour de ce concept. Une quinzaine d'associations se sont regroupées pour faire vivre cette dimension du projet.

Les Récollets sont à ce jour en attente de la formalisation des relations qui lieront le propriétaire, la société d'économie mixte qui porte le projet résidentiel et l'association qui pourrait se voir confier l'animation de la dimension culturelle. La nature du pré-projet conçu par l'association et l'agitation produite depuis deux ans sur le terrain confirment l'émergence d'actions concrètes tentant à Paris de faire évoluer le rapport entre population et culture. Ces projets (Récollets, Maison des métallos, Maison des Buttes-Chaumont...), qui se définissent par leur transversalité, leur proximité, leur complémentarité tentent de répondre à un besoin nouveau d'articulation de l'art et de la société.

Cité des Récollets, le projet,
Association de préfiguration
de la Cité des Récollets
1, rue d'Enghien
75010 Paris

Le nouveau directeur des Subsistances aime à les dénommer "la friche municipale". Situées au cœur de la ville, en face du conservatoire, à quelques centaines de mètres du théâtre des Célestins ou du musée des Beaux-Arts, à côté de la Drac, les Subsistances sont dévolues au travail artistique, au laboratoire. Ce projet, rare exemple de cette nature à encore être géré en régie municipale, a été voulu par la municipalité lyonnaise qui, sous l'impulsion de son adjoint à la culture Denis Trouxe, a souhaité doter Lyon d'un centre qui puisse offrir un espace culturel non institutionnel. "Nous devons réensemencer sans cesse le terreau culturel de Lyon, car une Ville n'est véritablement culturelle que lorsqu'elle est capable de produire des artistes. Il faut leur donner les moyens de s'exprimer." Après une étude réalisée en 1996 par l'équipe de la friche la Belle-de-Mai, une période de préfiguration et de travaux menés par le précédent directeur Paul Gremmeret,

disparu brutalement le 15 juin 2000, les Subsistances ont été inaugurées officiellement en février 2001, sous la houlette du nouveau directeur Klaus Hershe, à grand renfort de moyens pyrotechniques.

La première phase du processus de transformation de la friche militaire en friche culturelle a concerné 8000 m² (environ 1/3 du bâtiment) d'espaces de travail et de diffusion qui ont nécessité un budget de 70 MF. "Le mode de réhabilitation retenu pour les Subsistances pose problème, quant à la façon de créer ce type de lieu. Dans un bâtiment patrimonial comme celui-ci, on ne peut pas faire n'importe quoi, mais il faut tout de même faire en sorte que les lieux rendent possibles les invitations que l'on souhaite déclencher. C'est encore trop propre, trop fini, il va falloir que les artistes mettent de la saleté, et ce sera le premier test, pour voir ce que l'on peut faire dans une friche municipale." Le lieu doit faire l'objet de prochaines tranches de travaux, pour

accueillir de nouvelles fonctions de travail, encore limitées dans cette première tranche, et des espaces dédiés aux industries culturelles et à l'artisanat.

Les Subsistances se présentent comme un chantier permanent "qui couvre largement les différents champs de la création, de la diffusion et de la formation. Souhaitant travailler à l'accompagnement d'artistes et de démarches culturelles transversales, les Subsistances veulent être un laboratoire, une plateforme de réflexion et un lieu d'échanges avec tous les publics.

La contemporanéité n'est pas une question stylistique.

"Aujourd'hui nous devons prendre possession du site, sans référence à aucun modèle. Nous devons trouver un positionnement entre la friche précaire et l'institution et rester prudent sur ce que l'on va produire. Je demande aux artistes que je reçois, des contenus qui dépassent le besoin d'espaces. Dans un laboratoire, il faut des projets, un questionnement, des confrontations. La configuration du lieu se prête d'ailleurs bien aux mélanges de genre. Il ne faut pas seulement des monologues réunis, il faut des discours, des chœurs."

Il faut des fêtes et des événements grinçants.

"Pour créer les possibilités de rencontres, il faut être très vigilant à l'indépendance des personnalités que l'on accueille. Il faut simultanément inviter des artistes locaux (Manuel Meyrieux, Christophe Imbert, les Trois Huit, Premier acte), faire appel à des artistes internationaux, insérer des citoyens dans le lieu, faire travailler des jeunes ensemble... C'est dans le foisonnement qu'il peut y avoir un intérêt. Je veux que les Subsistances soient un espace où l'on peut apprendre d'un échec. Nous ne devons pas être un lieu du best off de la diffusion, mais plutôt un lieu de

rencontres, de cartes blanches, un lieu qui entretient un dialogue permanent avec d'autres endroits dans le monde, un lieu où l'on a plaisir à accueillir."

Les Subsistances sont pour Lyon un pari véritable car elles offrent la réelle possibilité d'une réconciliation entre la création vivante et la Ville. Les artistes contemporains de la région, des plus obscurs aux plus notoires, expriment fréquemment "ce désir de la ville, de son cœur, de sa presque-île". En attribuant à la création artistique ce patrimoine réhabilité et en recrutant une équipe revendiquant une liberté de travail et de propositions, Lyon peut renverser son image de ville culturelle de l'institution. "Sans destination garantie et sans moyens excessifs", les Subsistances apportent dans le paysage des nouveaux lieux culturels, un positionnement atypique, qui peut se révéler particulièrement instructif par le rapport qui sera entretenu aux artistes de la région, par l'ouverture internationale qui sera développée, par l'autonomie qui sera conquise et par les synergies institutionnelles qui seront trouvées en lien avec le sens profond du projet.

Le budget du projet est actuellement de 8 MF. 4MF couvrent les fluides, l'entretien, le gardiennage. L'équipe de 12 personnes bientôt portée à 15 représente un coût de 2,5 MF avec les dépenses d'intermittents et les mandataires.

Les Subsistances
Klaus Hershe
Quai Saint-Vincent
69001 Lyon
Tél : 04 78 39 10 02
Fax : 04 75 30 46 35

L'équipe animée par Patrice Bigel est arrivée à Choisy-le-Roi à la demande du Théâtre Paul-Eluard, pour une résidence de quatre ans. "Après le prix du festival off d'Avignon, que la compagnie a obtenu en 1983, nous avons beaucoup tourné partout en France. A l'issue de cette période, nous nous sommes interrogés sur le rapport que nous avons avec le public, sur le sens de notre travail. Constatant que nous ne pouvions pas avoir de rapport direct avec le public dans ces conditions de production, nous avons décidé de changer de trajectoire et de nous

inventer notre propre public. Nous avons alors mené des projets qui permettaient d'être accompagnés par le public dans le travail théâtral. Très vite, on a eu l'impression de ne plus avoir à se vendre et que nous devions en fait trouver les conditions de notre propre production."

Dès son arrivée à Choisy, la compagnie, inscrite hors commission depuis 1992, demande à la Ville un lieu de travail qu'elle utilisera jusqu'à sa démolition. L'Usine Hollander sera investie après cette démolition en 1995 afin de fonder

un lieu de formation dont l'objet est tendu vers la création. " Notre métier, c'est de faire du théâtre. Ce que nous avons décidé, c'est de ne pas nous mettre dans une perspective de carrière, visant à obtenir la direction d'un centre dramatique ou d'une scène nationale. Je vais d'une scène d'opéra en Allemagne à mon lieu de 60 places, et notre travail de création s'inscrit dans cette diversité. On associe les gens à ce parcours, et les amateurs participent de cette expérimentation artistique dans un échange où l'on parle de ce qui est en train de se faire."

L'Usine Hollander réunit autour de la compagnie La Rumeur une importante dynamique d'amateurs qui participent à différents projets. "L'importance du nombre des participants est le résultat d'un ancrage, et d'une base de renouvellement très large. La formation est ici, une dimension de la création et en aucun cas un biais détourné pour être en prise avec le public. Les 250 cinquante personnes sont impliquées sur plusieurs créations, l'une avec les adultes, les deux autres avec les lycéens et les collégiens."

L'Usine offre également un lieu d'appui à des équipes qui se professionnalisent et qui y trouvent la possibilité de répéter, un lieu de résidence. "Je veux que nous restions réactifs aux sollicitations que nous recevons, parce que le désir doit être le principal moteur de la

création. Lorsque tu ne peux plus rien faire sans le prévoir deux ans plus tôt, tu inhibes tout désir, tu programmes."

"Usinage : action d'usiner; travailler, façonner une pièce avec une machine outil, fabriquer dans une usine, travailler dur. La Compagnie la Rumeur édite le journal programme Usinage."

L'Usine Hollander est située dans une cour de petites entreprises, dans un espace de 600 m² réparti en une salle de travail pouvant également accueillir de la diffusion, un local à décors, un studio son, des bureaux et une salle de travail complémentaire. " Le lieu a ses limites. Parfois on aimerait s'en affranchir, mais les problèmes de sécurité s'imposent à nous. De toute façon, il ne faut pas qu'on s'enferme dans le lieu. On veut des résidences, des diffusions, des échanges avec d'autres équipes à l'étranger. On veut faire vivre une notion à laquelle on croit, celle de compagnie."

La location du lieu est de 200 KF par an. Le budget est de 1,3 MF à 1,7 MF (350 KF pour le département, 100 KF pour la ville, 650 KF pour l'Etat).

Usine Hollander
1, rue du Docteur-Roux
94600 Choisy-le-Roi
Tél. : 01 46 82 19 63

Le besoin d'un lieu de travail

En 1986, la compagnie Katertone, doit pour honorer une commande trouver un lieu de fabrication. C'est une usine d'équarrissage à Blagnac qui accueillera l'équipe et les autres tribus cousines (Image Public, Color y Calor, les Petits d'en face) afin que "pour une fois, les bagages puissent être posés quelques temps". L'usine sera squattée durant sept ans, "sept ans de froid et de précarité". Lorsqu'en 1992, l'État annonce les mesures pour les "lieux de fabrique", Katerton tente de porter le dispositif, sans aucun soutien institutionnel. Les équipes présentes décident alors de créer une structure qui gèrera

le lieu et chapeautera une politique de communication commune en termes de diffusion.

Un des membres de l'équipe se consacre alors au projet et s'investit dans une étude visant à transformer l'usine d'équarrissage. Avec le soutien de Hors les Murs et la participation d'un programmiste, un dossier est monté afin que le lieu puisse être réhabilité. La Ville, qui vient d'acquérir le bâtiment, percevra alors, le potentiel que l'usine recèle, et la capacité que l'association lui offre de rentrer en partenariat avec l'État. Les problèmes de responsabilité en matière de sécurité et d'assurance du lieu changent de nature avec le transfert de propriété à la Ville. L'audit du bâtiment évalue

à 55 MF de travaux la réhabilitation. "Tout cela était hors de proportion. Nous avons décidé d'abandonner Blagnac. Nous avons passé une annonce et avons cherché sur un périmètre plus large autour de Toulouse. Nous avons trouvé le lieu de Tournefeuille en location, et la configuration du site nous convenait, avec plusieurs hangars et de grands espaces extérieurs. Nous avons décidé de déménager."

De Blagnac à Tournefeuille, une intégration progressive

"Nous sommes arrivés sur le site avec nos caravanes car à Blagnac nous logions sur place pour animer et garder le bâtiment. Dès notre arrivée nous sommes entrés en conflit avec les habitants au sujet de notre campement. Un bras de fer s'est installé avec la mairie, et nous avons préféré céder en trouvant un accord afin que ceux qui vivaient en caravane puissent trouver un logement. Parallèlement les activités des compagnies se développaient et le conflit avec la Ville s'est estompé. En 1999, la Ville a changé de position vis-à-vis de notre implantation et nous avons ouvert un processus de travail, notamment sur la nature de la relation que l'Usine pouvait avoir avec la population. On a recruté une personne qui travaille maintenant au développement de cet échange".

Un fonctionnement

Aujourd'hui, l'Usine fonctionne sur un principe de mutualisation et gère un budget de 3 MF par an. L'équipe composée de quatre personnes garantit aux compagnies résidentes et aux compagnies accueillies les conditions de leurs créations, tout en recherchant de futurs développements, comme l'obtention d'un fonds de coproduction. Le lieu s'organise sur un terrain d'un hectare. Une grande halle abrite les ateliers principaux de construction, la cuisine et les bureaux. Des bâtiments de fortune servent de réserves et d'ateliers plus précaires de production.

Un développement possible

L'évolution de la relation à la municipalité permet d'envisager pour les années à venir l'exploration de nouvelles potentialités. En effet, la Ville, au sein de la problématique d'agglomération, a engagé une réflexion sur la construction d'un lieu de diffusion qui pourrait être couplé à un lieu de fabrique auquel serait associée l'Usine.

Les résidents de l'Usine sont

Le Phun, compagnie de théâtre de rue
Katertone, spectacle de rue et effets spéciaux

Les Petits d'en face, spectacle jeune public, initiations et formations

La Rouquine du premier, groupe musical
Les Commandos percus, groupe de rythmes
Color y calor, spectacle de rue
Images publiques, atelier de construction.

Le budget de l'Usine : 3 MF

Equipe :

direction, Robert Savigny

et trois personnes

administration, relations publiques,

régisseur responsable de la mutualisation

L'Usine

18, chemin du Canal 31170 Tournefeuille

Contact : R. Savigny, P. Phéaille, F. Delarozier

Tél : 05 61 07 45 18

Fax : 05 61 06 65 89

lusine@wanadoo.fr